

David Le Breton

L'Anthropologie du Corps

David Le Breton, sociologue, anthropologue, professeur à l'université de Strasbourg, œuvre depuis près de 20 ans à redonner une âme au corps dans un monde occidental marqué par le dualisme homme-corps, issu de l'héritage philosophique de Platon et de Descartes.

Gtao : David Le Breton, vous avez écrit une dizaine d'ouvrages sur le corps et les conduites à risque. Pourquoi cette question occupe-t-elle cette place dans vos recherches ?

David Le Breton : Je suis né en 1953 au Mans. J'ai grandi dans un milieu ouvrier et découvert les joies de la lecture à la bibliothèque de l'usine Renault où travaillait mon père. J'étais un adolescent très mal dans ma peau éprouvant des difficultés à trouver ma place dans un monde que je rêvais meilleur comme beaucoup de jeunes de la génération 68. En terminale, j'ai eu envie de faire des études de psychologie et de sociologie. Vers la fin des années 70, le corps fait l'objet d'un grand engouement : thérapies corporelles, bioénergie, gestalt-thérapie, etc. J'étais à l'époque hanté par la question de la mort. J'aurais sans doute fait une thèse sur l'anthropologie de la mort si, au même moment, des grands livres sur le sujet n'étaient parus comme ceux de Jean Ziegler, Louis-Vincent Thomas et Philippe Ariès.

Aussi me suis-je intéressé au corps, sans doute parce que je le vivais de manière problématique, le tout lié à un sentiment diffus de mal-être. Je me suis alors engagé avec Jean Duvignaud dans des recherches pour comprendre comment les sociétés humaines percevaient et façonnaient le corps.

Gtao : Durant vos recherches, ce mal de vivre continuait-il à vous hanter ?

D.L.B. : Oui, à tel point que juste avant de soutenir ma thèse, je suis parti au Brésil en pensant ne jamais retourner en France. Je voulais me perdre, mais avec sans doute l'espoir de trouver un sens à ma vie... Mais j'ai emmené avec moi le mal de vivre qui me taraudait, je me suis heurté encore plus violemment au monde. J'ai erré pendant des mois au Brésil dans un total désespoir, sans argent, à pied, en stop, en bateau... L'écriture a été pour moi le balancier qui me permettait de tenir sur le fil du rasoir, même si mon existence était prête à basculer. Tout les jours, j'écrivais. J'inventais une écriture du cri : *le livre du Crire* (jeu de mot entre "cri" et "écrire"). C'est ainsi que j'ai accompli ma traversée de la nuit. Mon premier livre, un roman : *La danse amazonienne* ⁽¹⁾ retrace d'ailleurs sous une forme romancée cette quête douloureuse de soi. Et puis j'ai eu un moment de lucidité, une révélation : il fallait que je rentre en France pour finir ma thèse et devenir un homme engagé dans son temps. Pour moi, la sociologie doit changer le monde et le sociologue se doit d'être à la hauteur de ce défi. J'ai ainsi fini ma

thèse, publié sous le titre : *Corps et sociétés* ⁽²⁾. Le livre est aujourd'hui épuisé. J'ai commencé à enseigner dans des écoles d'infirmières et de cadres. Ma voie de chercheur commença définitivement grâce à Georges Balandier qui publia mes premiers articles dans les Cahiers Internationaux de Sociologie et surtout mon livre : *Anthropologie du corps et modernité*. C'est cela qui m'a légitimé, car dans les années 80, j'étais plutôt isolé. La sociologie du corps était encore mal vue par la sociologie française. Je n'aurais sans doute pas continué l'anthropologie si Balandier n'avait pas publié mes travaux, j'aurais écrit seulement des romans. Je suis aujourd'hui professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg depuis 1989.

Gtao : Comment voyez-vous cette passion des Occidentaux pour toutes ces pratiques visant à harmoniser le corps et l'esprit comme le taiji quan, le yoga, le zen, les arts martiaux ou le massage ?

D.L.B. : Ce sont des manières tâtonnantes de se réconcilier avec un monde qui nous échappe, un monde que l'on comprend de moins en moins... Or il y a une chose sur laquelle on exerce en permanence un contrôle : c'est son corps. Le corps est le lieu de la séparation car nous vivons dans une société individualiste. En Occident, nous nous posons en tant que "moi-je", le corps est



Le corps est une invention occidentale.

un interrupteur car c'est par notre corps que nous nous séparons des autres. A l'opposé, en Orient par exemple, l'individu trouve sa place à l'intérieur d'un groupe, c'est plutôt le "nous" qui prime. Dans ce cas, le corps relie au monde. Les pratiques traitées dans Gtao cherchent à poser du baume sur la blessure, c'est-à-dire le corps, en renouant avec des traditions anciennes. Ces disciplines corporelles donnent aux pratiquants des moyens de mieux vivre leur rapport au monde, de lutter contre le stress, de mieux contrôler leur souffrance personnelle. Nous vivons dans un monde où la souffrance est relativement importante du fait des contraintes économiques, d'une violence intériorisée dans le sujet qui ne trouve pas d'exutoire... une violence sans visage. Une sorte de fatigue nerveuse grandit dans l'individu. D'où la force des disciplines corporelles orientales qui aident à nourrir une meilleure maîtrise de cette énergie accumulée, de ces frustrations. Mais ce sont des pratiques souvent remaniées, métissées, réinventées. Nous sommes souvent loin des pratiques d'origine. Pour moi, cela n'a aucun sens de s'imaginer dans une fidélité totale avec les arts martiaux et autres disciplines orientales. Les conditions culturelles d'origine ne sont plus les mêmes que celles qui règnent maintenant dans le monde occidental.

Gtao : Pouvez-vous nous parler des moments de rupture qui ont marqué la relation de l'homme occidental à son corps ?

D.L.B. : Il existait déjà un dualisme entre l'homme et son corps avec la société grecque antique : le corps ("soma") est le tombeau de l'âme ("sema"), et la philosophie consiste à arracher l'âme au corps pour se frayer un chemin vers le monde des Idées. Chez les Gnostiques, on retrouve un mépris du corps, preuve de l'imperfection du monde. La vision chrétienne est plus complexe, il faudrait plutôt parler de l'image du corps dans divers courants chrétiens. Par contre, les dissections des anatomistes,

effectuées contre l'opinion publique, représentent un moment crucial de cette séparation entre l'homme et son corps. En 1543, la parution d'un traité de 700 pages, *De Humani corporis fabrica*, de l'anatomiste André Vésale (1514-1564), marquera pour des siècles - jusqu'à aujourd'hui - cette distanciation entre l'homme et son corps. C'est une mise à plat du corps. A partir de ce moment, le savoir occidental sur le corps s'enracine dans la mort, un corps disséqué. En se coupant de son corps, l'homme s'isole aussi du sentiment d'être relié au monde. On passe ainsi du mode d'être à celui d'avoir un corps que l'on retrouve évidemment dans le mépris de Descartes de ce corps-machine : "Je ne suis point cet assemblage de membres que l'on appelle le corps humain" (*Méditations métaphysiques*).

Gtao : Et les recherches de l'ethnologue Maurice Leenhardt ?

D.L.B. : Vous faites allusion à cette anecdote relatée dans l'ouvrage sur la société Canaque⁽³⁾. Maurice Leenhardt, ethnologue français des années 20, interroge un vieil homme canaque pour savoir ce que les valeurs occidentales avaient apporté aux mentalités traditionnelles. A la stupeur du chercheur, le vieil homme répond : Ce que vous nous avez apporté, c'est le corps. Ce qui était le comble de l'évidence pour Leenhardt, le corps, ne faisait pas partie de la culture Canaque, élément plutôt fondu dans le tissu de l'existence végétale. "Kara", par exemple, désigne à la fois la peau de l'homme et l'écorce de l'arbre... Le corps n'existe pas dans certaines sociétés. La perception du corps est donc un fait de culture.

Mais je distinguerai plus précisément le "corps" et la "chair". En effet, parler de corps signifie que je me dissocie de lui et que je suis dans un rapport dualiste. Par exemple, "mes yeux vous regardent", "mes mains vous touchent" sont des expressions témoignant de cette relation dualiste entre l'homme et son corps. Or la condition humaine est corporelle, dire "je suis" c'est sous-tendre que "je suis un corps". La "chair", par contre, incarne la phénoménologie de

notre rapport au monde : vivre, voir, entendre, toucher... Dans la Bible, on parle d'ailleurs de "la résurrection de la chair", du "visage", et non du "corps". Contrairement au corps qui nous sépare du monde, la chair s'immerge au sein de cette réalité qui nous baigne, de la naissance à la mort.

Gtao : Sommes-nous condamnés à errer dans ce dualisme homme-corps ?

D.L.B. : Chacun emprunte son chemin personnel à l'intérieur de cette société pour retrouver l'unité avec le monde, l'osmose avec l'univers : la marche, la flânerie, la sexualité, l'amour, la tendresse, la méditation et bien sûr toutes les pratiques dont nous avons parlé. Pour ma part, j'essaie de concilier mes responsabilités avec mon idéal de flânerie. J'ai à ce sujet écrit un livre⁽⁴⁾ dont le succès atteste peut-être de l'aspiration commune à retrouver ce temps de flânerie nécessaire au goût de vivre.

■ M. V.

Liens Gtao

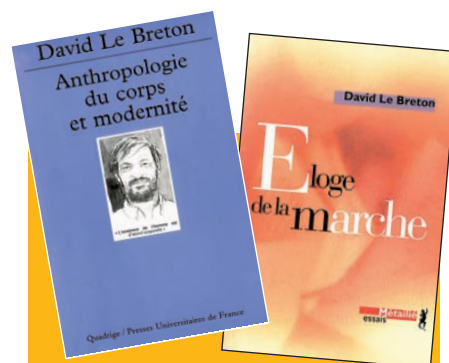
- Gtao n°5 : L'image taoïste du corps
 - Gtao n°15 : Le corps, instrument divin
 - Gtao n°19 : Le corps, chantier du 21e siècle
- www.generation-tao.com

⁽¹⁾ *La danse amazonienne*, 1982, Editions Syros

⁽²⁾ *Corps et sociétés, Essai d'anthropologie et de sociologie du corps*, Méridiens-Klincksiek, 1985

⁽³⁾ *Maurice Leenhardt, Do Kamo*, éd. Gallimard

⁽⁴⁾ *Eloge de la marche*, éd. Métailié



David Le Breton est l'auteur notamment de : *Anthropologie du corps et modernité* (PUF), *Anthropologie de la douleur* (Editions Métailié), *L'Adieu au corps*, Editions Métailié, *Du silence* (Editions Métailié), *Eloge de la marche* (Editions Métailié).